

besques et plus exquis damasquinages. C'est supérieur à tout ce qu'on voit à Tolède, à Séville, à Grenade.

D'ailleurs, toutes ces féeries des palais mores sont en plâtre ou en stuc : obtenues évidemment par des moulages, ou des impressions à l'emporte-pièce. Les ornements, pour divers et nombreux qu'ils soient, se répètent un certain nombre de fois.

Loin de moi la pensée d'en atténuer la valeur ! Le plâtre et le stuc employés par les Arabes devaient être d'une qualité bien supérieure, et travaillés avec bien de l'habileté, pour s'être conservés ainsi pendant des siècles. Quoi de plus étonnant, par exemple, que ces arcades à jour de l'Alhambra qui ont quarante centimètres d'épaisseur et sont formées de deux dentelles de stuc différentes, entre lesquelles reste un espace vide ?

Mais les arabesques et les damasquinages de la Mihrab de Cordoue sont en marbre taillé et fouillé par le ciseau de maîtres ornemanistes. La Rome des Antonins n'a rien laissé de plus parfait.

Je ne veux pas m'arrêter longtemps aux mosaïques de verre ; mais elles sont d'un travail bien plus fin que les mosaïques byzantines de Rome et de Venise.

A Cordoue, quand on a vu la mosquée il faut voir la ville.

Hélas ! que reste-t-il de cette superbe capitale ? Encore une fois, comme à Tolède, on cherche, en dehors de la ville moderne, des vestiges qu'on ne trouve pas. L'étendue elle-même s'est-elle donc rétrécie ? Où se plaçaient les deux cent mille maisons, les douze mille villages, etc. ? Sans doute dans les champs arides des alentours. Mais comment ! pas même un pan de mur demeuré debout au milieu des moissons !

La ville actuelle n'est pas grande et elle allait se dépeuplant tous les jours, quand le croisement des diverses lignes ferrées, qui rayonnent sur la péninsule, est venu rendre à Cordoue une raison d'être et lui promettre peut-être un avenir nouveau.

La renaissance de Cordoue ne se trahit encore que par peu d'indices. C'est plus qu'une ville morte, c'est une ville déserte. Dans ses rues étroites, où ne passeraient pas les voitures, de temps en temps apparaît un âne chargé de paille, de bois et de quelque denrée indispensable ; un gamin hâve et demi-nu le suit et l'aiguillonne ; les maisons paraissent



inhabitées et les promenades semblent s'ennuyer d'attendre les promeneurs. Personne ne travaille ; personne n'a l'air de se souvenir du grand passé ; on végète dans un engourdissement morne ; on va s'agenouiller, non pas dans la mosquée-cathédrale, mais dans des églises vulgaires, aux lourdes dorures, aux vierges habillées en religieuses du Carmel, aux saints vêtus d'une robe de moine. D'ailleurs, on a surtout une haine farouche de l'étranger, et le voyageur que Séville accueille d'un sourire, que Grenade reçoit la main tendue, est presque maltraité à Cordoue.

L'observateur seul y peut déjà saisir quelques signes de relèvement. Ainsi, des correspondants commerciaux sont venus s'y établir ; à certains jours, d'autres s'y rencontrent pour traiter de certaines transactions ; le trafic de la gare prend de l'importance... Bref, en un jour — lointain peut-être — y aura-t-il des docks à Cordoue !

Par exemple, dans cette visée, la Compagnie du chemin de fer ferait bien d'avoir à Cordoue un chef de gare moins difficileux, vétilleux, pointilleux, grincheux et mal gracieux.

Dieux ! le vilain merle !

Il n'y a pas de jour qu'il ne suscite quelque misère aux voyageurs, et surtout aux Français.

Soit dit en passant, et à ce propos, la France est bien peu représentée à Cordoue ; autant dire même qu'elle ne l'est point du tout.

J'ai été témoin de l'infortune d'un de nos compatriotes mis dans l'embarras par ce chef de gare, et qui, bénévolement, pensait pouvoir recourir à son consulat.

D'abord, quand il demanda le consulat français, la chose se trouva si peu connue qu'on le mena droit au consulat anglais ; puis, quand enfin, après une certaine insistance et quelques explications supplémentaires, il eût fait entendre que la France aussi devait avoir un représentant à Cordoue, on le mena devant une petite femme fort gentille, très aimable, mais ne sachant rien de quoi que ce soit.

« — Madame, mille excuses ! je suis heureux de vous présenter mes hommages ; mais, c'est à monsieur votre mari que... — Mon mari, monsieur est à Madrid. — Alors, madame, si je pouvais parler à son chancelier. — Un chancelier ! mais nous n'en avons pas, monsieur. Mon mari n'est que vice-consul. — Alors, madame, si je pouvais voir sons secré-

taire. — Mon mari n'a point de secrétaire ! — Mais il doit avoir un représentant quelconque quand il s'absente. — Il y a un de ses amis qui veut bien le remplacer pour donner quelques renseignements aux Français embarrassés et si vous voulez me laisser le nom de votre hôtel, monsieur, demain je le ferai prier de passer chez vous. — Mon hôtel !... Demain !... Mais je n'ai pas d'hôtel encore, car j'arrive, et je voudrais repartir par le train de ce soir ! — Alors, monsieur, je suis désolée de ne pouvoir vous servir ; d'ailleurs, ce monsieur n'aurait peut-être pas pu vous être utile, car il n'a aucun titre officiel. — Pardon, madame, mais il me semble que nos consuls, quand ils s'absentent, devraient laisser un remplaçant quelconque qui pût remplir leur office ; car dans l'état, c'est absolument comme si la France n'avait aucun représentant ici. — Hélas, oui ! monsieur, d'autant plus que mon mari n'y est presque jamais ! Que voulez-vous ? Il n'est pas payé, il faut qu'il s'occupe de ses affaires, et ses affaires le retiennent à Madrid ! »

Je garantis l'exactitude de ce dialogue. Avis à qui de droit !

A Cordoue, le voyageur pressé peut se borner à voir la mosquée ; et, à ce compte, une demi-journée lui suffirait. Mais, si l'on a le temps, il faut s'arrêter à Cordoue pour y prendre, sur le fait, la décadence espagnole.

Et puis, au milieu de ces rues étroites et tortueuses, aux maisons entièrement badigeonnées de blanc et presque dépourvues de fenêtres, on rencontre, tout à coup, tantôt une porte de cèdre merveilleusement ouvragée, tantôt un patio moresque délicieux, tantôt une grille tordue avec un brio inimitable.

Quoi ! ce peuple autrefois faisait ces choses et bien d'autres ; il a été un moment le premier du monde ! Et aujourd'hui !...

Pourquoi ? Comment ? D'où vient cette ruine ? De quelle maladie l'Espagne est-elle morte ? Revivra-t-elle un jour, ou bien s'ensevelira-t-elle dans sa poussière, comme l'Égypte ?

Voilà ce que je pensais, tandis que le chemin de fer me ramenait vers Madrid et vers les Pyrénées.

Mais comment, en quelques jours, trouver et réunir les observations, les renseignements d'après lesquels il serait possible de se faire une opinion à ce sujet.

Certes, cela est impossible, et loin de moi la pensée de juger un pays et un peuple que je n'ai vu qu'en courant.

Cependant, il y a des impressions reçues. Je les donne pour ce qu'elles valent.

On a dit qu'il n'y avait plus de Pyrénées. Alors c'est donc qu'à la place d'un rempart on a mis un fossé ? En tous cas, il y a un obstacle entre l'Espagne et l'Europe moderne : ce n'est pas l'Europe qui se ferme à l'Espagne, c'est l'Espagne qui se cantonne chez elle. Et voyez ! on peut circuler dans presque toute l'Europe sans changer de wagon, sans dévier d'un même ruban de fer ; mais si l'on veut aller à Madrid, halte ! la voie n'a plus le même écartement ; il faut quitter les wagons du continent pour des wagons spécialement espagnols.

Ne dira-t-on pas que l'Espagnol, défiant et farouche, veut garder le moyen de se retrancher dans sa presqu'île ?

Êtes-vous entré en Espagne ? Vous ne trouvez plus rien qui se ressent de cette tendance au bien-être, qui est une des caractéristiques des temps modernes, sur le continent. Au contraire, c'est une sobriété spartiate. Lacédémone avait le brouet noir ; ils ont le chocolat. Mais le chocolat est l'ambrosie de l'Espagne ; avec des garbanzos et de l'eau tout bon Espagnol sait vivre.

Quand un peuple n'a pas de besoins, il est fort pour la résistance, mais sans stimulant vers le progrès ; rien ne le pousse ni vers le travail, ni vers l'industrie, ni vers la richesse. A quoi bon l'effort pour acquérir, si on peut se passer du bien qui est au bout de l'effort ?

Aussi l'Espagnol reste-t-il sans initiative et sans activité.

Et puis, il aurait tout à faire pour sortir de sa misère, pour réédifier un présent sur les ruines de son passé !

Les guerres étrangères et les guerres civiles l'ont tant écrasé ! Il a si peu d'espoir de triompher, s'il essayait la lutte ! La chose publique ? Il n'y croit pas, faute de se sentir des chances de l'influencer.

On dirait que pour lui les gouvernements qui se succèdent sont autant de vainqueurs qui passent sur le territoire et qu'il faut subir... jusqu'à ce qu'on les chasse à coups de révolutions.

Ils ont le gouvernement constitutionnel et ne savent pas s'en servir. L'idée de faire prévaloir la volonté du pays par

la représentation nationale ne leur est jamais venue. En un mot, j'ai vu partout des patriotes, mais nulle part encore des citoyens.

A cet égard combien l'Espagne est différente de l'Italie ! Ici, tous veulent la même chose, ou du moins sont d'accord pour vouloir un certain nombre de choses. Là, ces buts ont des noms d'hommes. Pour les atteindre tous prennent des routes opposées. Mais il n'y a pas de parallèle à faire entre l'Espagne et l'Italie. L'Italie, depuis vingt ans, a brûlé les étapes, dans la voie de la régénération. En Espagne, on ne voit point encore de symptômes de relèvement.

Point de commerce ni d'industrie. Peut-être l'absence de sécurité politique est-elle pour quelque chose dans l'apathie qui retient l'Espagnol, au seuil de toute tentative industrielle ou commerciale. Quoiqu'il en soit, nous demeurons stupéfaits, nous autres Français, en présence de tant d'indifférence et d'incurie, au spectacle de ce pays ruiné qu'un peu de travail rendrait si vite riche, de ces villes jadis superbes et aujourd'hui si désolées.

L'agriculture semble la ressource sur laquelle comptent le plus les Espagnols ; mais entre le réseau encore incomplet des chemins de fer, il n'y a pas, comme dans les autres pays, un réseau de routes ; les produits se consomment sur place ; les villes et les villages sont à une distance énorme les uns des autres.

Combien de fois, en voyageant en Espagne, ne se sent-on pas comme transporté de deux cents ans dans le passé : soit qu'on rencontre, dans un chemin cahoteux, une charrette de construction barbare, soit qu'on voie de toutes parts les gens examiner et faire sonner *pesetas* et *douros* pour se défendre contre la fausse monnaie, soit qu'on assiste à une course de taureaux ?

Car ce spectacle qui passionne les Espagnols, nulle part en Europe ne serait supporté. On parlait, l'an dernier, de donner une course de taureaux à la fête de Paris-Murcie. Heureusement, le gouvernement a eu le bon sens de ne la point permettre ; les Parisiens en eussent fait justice en protégeant les animaux et envoyant les toreros à tous les diables. Et quant à fabriquer de la fausse monnaie, pour réparer les torts de la fortune, c'est un procédé depuis longtemps tombé en désuétude parmi les filous des pays civilisés.

Le brigandage existe toujours en Espagne. Moins qu'en Italie cependant, à ce qu'il m'a semblé. Les pays basques sont très sûrs quand don Carlos n'y guerroye point. En tous cas, pour le voyageur qui s'éloigne peu des villes, il n'y a pas de dangers à courir.

On peut donc aujourd'hui facilement voyager en Espagne : on y mange, on y dort, on y circule. La population des classes inférieures n'est pas, comme en Italie, accueillante pour l'étranger ; mais elle n'a guère d'hostilité que pour les Français : — en souvenir de 1808, sans doute ! Quant aux classes supérieures, elles gardent à travers les révolutions leur courtoisie proverbiale.

Maintenant, faut-il aller en Espagne ? — Certes ! si on le peut ! — Avant d'aller en Italie ! — Oh ! non. — Mais il y a en Espagne des trésors artistiques, des monuments uniques d'une civilisation disparue ? des cathédrales plus riches et plus belles que nulle part ailleurs ? — Oui, et les restes de la splendeur des Mores, ceux des grands règnes de Charles-Quint et de Philippe II, ont un caractère propre et sans analogie avec ce qu'on a pu voir ailleurs. — Et puis, c'est un beau pays ? — sans doute. Mais tenez, un beau pays c'est la France. Et quand on a franchi les Pyrénées, quand on retrouve de la verdure, des chemins tracés, des champs cultivés, des villages semés çà et là dans la campagne, les forêts de pins qui remplacent les landes, les riches vignobles du Bordelais, comme on s'émerveille !

En passant à Poitiers et en revoyant la ville haute sur ses roches grises : la rivière serpentant, à travers les prés, sous les arbres au feuillage diapré de toutes les riches teintes de l'automne, je me disais : « Si pareil paysage se trouvait de l'autre côté des Pyrénées, entre Vittoria et Cadix, combien nos poètes, en voyage, ne nous l'eussent-ils pas vanté ! »

Et j'arrête au passage ce point de vue, parmi tant d'autres. Ma foi ! oui, c'est un beau pays que la France !... même quand on revient de Suisse et d'Italie ; surtout quand on revient d'Espagne !







ED. MONNIER & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

16, rue des Vosges, Paris

---

ÉDITIONS ILLUSTRÉES A 5 FR. LE VOLUME IN-8° CAVALIER

- Pommes d'Ève**, par une jolie fille (*épuisé*).  
**Histoires débraillées**, par une jolie fille (*épuisé*).  
**Clair de lune**, par GUY DE MAUPASSANT.  
**Les Saynètes**, par Charles FOLEY.  
**Les Contes salés**, par A. DE NOUVAL (*épuisé*).  
**Péchés mortels**, par GUY DE SAINT-MÔR.  
**La Feuille à l'envers**, par Édouard MONTAGNE.  
**Les Contes de Figaro**, par les collaborateurs du *Figaro*.  
**Monsieur le Grand-Turc!** par Armand DUBARRY.  
**Le Lieutenant Cupidon**, par Henri DE LYNE.  
**Ce Brigand d'Amour!** par Joseph GAYDA.

*Sous presse :*

- Femmes honnêtes!** par le marquis DE VALOGNES.  
**Contes à la Paresseuse**, par DUBUT DE LAFOREST.  
**Blague à part**, par MARC DE VALLEYRES.  
**Lila et Colette**, par Catulle MENDÈS.

- 
- La Plaquette illustrée : N° 1. — Les Brasseries à femmes de Paris**,  
par A. CAREL (*épuisé*).  
N° 2 — **Folles de leurs corps**, par A. CAREL. 1 vol. in-8° cava-  
lier. . . . . 2 fr.  
N° 3. — **Ça porte bonheur**, par GUY DE SAINT-MÔR, double plaquette  
illustrée. . . . . 3 fr.  
N° 4. — **Vingt Jours en Espagne**, par Claude VIGNON.

*Sous presse :*

- N° 3. — **Le Conseil municipal de Paris**, peint par lui-même. Collec-  
tion de portraits-charges, par deux de ses membres.

COLLECTION DES ROMANS A 3 FR. 50 (*Nouveautés en vente*)

- Nono**, par RACHILDE.  
**Les Détraquées**, par Georges SAUTON.  
**50 pour 100**, par Henri ROCHFORT.  
**Ce que coûtent les femmes**, par Jules ROUQUETTE.

*Sous presse :*

- La Princesse Rouge**, par Émile BLAVET.  
**Le Carnaval de Nice**, par Armand DURANTIN.









1088463

601580

